

Gladys CHICHARRO

Ethnologue

Laboratoire d'Ethnologie et de Sociologie Comparative, Atelier Chine

Centre d'Études Français sur la Chine Contemporaine, Hong Kong

Boursière de la fondation Chiang Ching-kuo

Proposition de contribution pour le colloque « Écritures : sur les traces de Jack Goody »

Technologies numériques et nouvelles pratiques d'écriture des jeunes en Chine continentale et à Hong Kong

Comme un peu partout dans le monde, les jeunes Chinois se sont emparés de la révolution technologique et numérique. Eux aussi communiquent entre eux par SMS (Short message service) sur leurs téléphones portables, ou bien grâce à des logiciels de messagerie instantanée sur leur ordinateur, ils s'expriment sur des blogs, des forums de discussion. Or ces activités qui entraînent de nouvelles pratiques d'écriture revêtent nécessairement une dimension à la fois semblable et différente en Chine et dans le monde occidental. En effet, les technologies numériques impliquent partout une gestualité, une manière nouvelle de produire et de recevoir un texte. Toutefois la particularité de chacun des systèmes d'écriture, le contexte historique et politique propres aux différents lieux influent aussi sur les pratiques naissantes.

Écrire les milliers de caractères chinois à partir d'un clavier numérique de téléphone portable ou même à partir de celui alphanumérique d'un ordinateur paraît *a priori* relativement compliqué, mais il existe en réalité plusieurs méthodes pour y parvenir. On peut les regrouper sous deux grandes catégories. Les premières nécessitent le passage par une transcription phonétique en alphabet. Il s'agit, par exemple, de taper phonétiquement le texte voulu à partir d'un clavier anglo-saxon QWERTY. Pour chaque phonème tapé, une liste de caractères homophones apparaît à l'écran. Le scripteur doit ensuite cliquer sur celui qu'il souhaite écrire pour que le bon caractère s'insère dans le texte. Ce type de méthodes est majoritairement employé par les jeunes de la Chine du Nord car ils parlent une langue proche de la langue nationale officielle, le *putonghua*, sur laquelle se base le système de transcription en alphabet latin *pinyin* qu'ils ont obligatoirement appris dès l'entrée à l'école élémentaire.

Les méthodes du second type permettent d'écrire plus rapidement lorsqu'on les maîtrise, mais elles demandent un certain temps d'apprentissage. Elles s'appuient sur la structure même des caractères, c'est-à-dire les neuf traits de base (notamment utilisés pour écrire à partir du clavier à neuf chiffres des téléphones portables) et/ou les clés (plutôt à partir d'un clavier d'ordinateur). A Hong Kong où la langue majoritairement parlée est le cantonais, il existe aussi des logiciels permettant de saisir des caractères chinois à partir d'une romanisation de cette langue. Pourtant la plupart des gens préfèrent les méthodes structurales car contrairement à la Chine populaire et à Taiwan, à Hong Kong l'apprentissage de la lecture et de l'écriture ne débute jamais par celui d'une transcription phonétique en alphabet. Comme autrefois sur l'ensemble du territoire chinois, les enfants hongkongais sont directement confrontés aux caractères. Par ailleurs, de nombreuses écoles ou collèges intègrent dans leur

cursus l'enseignement de méthodes de saisie structurales. Le choix de l'un ou l'autre type de méthodes s'explique donc en partie par des raisons historiques, culturelles et politiques.

Dans tous les cas, bien que de manière différente, ces méthodes de saisie transforment profondément le rapport du scripteur aux caractères chinois. Le cas des méthodes qui passe par le biais d'une transcription phonétique est le plus flagrant. Les jeunes Chinois (du nord) les apprécient particulièrement car il leur suffit de savoir taper la prononciation des mots qu'ils veulent écrire à partir des lettres latines inscrites sur un clavier pour que les caractères apparaissent presque d'eux-mêmes sur l'écran. Il leur faut ensuite être capables de les reconnaître, sans pour autant avoir jamais appris à les tracer eux-mêmes, ce qui bouleverse totalement la gestuelle de l'écriture, diminuant fortement l'importance de la mémoire motrice jusqu'à présent fondamentale pour le tracé des caractères. De cette manière ils peuvent rédiger des textes qu'ils seraient absolument incapables de transcrire manuellement, le passage par un clavier alphabétique transformant presque l'acte d'écriture du chinois en un acte de lecture de caractères.

Cette caractéristique, liée à la nature des idéogrammes, se révèle d'un grand intérêt pour les plus jeunes. Jusqu'à présent, ils étaient limités dans leur expression écrite par les corpus de caractères enseignés progressivement à l'école. Désormais, ils peuvent écrire en utilisant des caractères qu'ils ne maîtrisent pas encore manuellement, ou qui ne font pas partie du corpus scolaire, ce dont ils ne se privent pas. Ils ont de plus « inventé » une technique qui leur procure une liberté plus grande encore. Quand ils ne connaissent, ou ne reconnaissent pas, la graphie d'un mot qu'ils maîtrisent à l'oral, ils choisissent parfois d'utiliser l'un des caractères proposés par le logiciel à partir de la transcription phonétique. En fonction du contexte, le lecteur comprend généralement que ce caractère est employé, dans le cas présent, pour sa valeur phonétique en remplacement d'un autre, méconnu. Pour écrire vite certains se contentent même parfois du premier choix proposé par le logiciel, alors qu'ils connaissent pourtant le caractère juste –ce qui permet aussi de faire des jeux de mots sur l'homophonie très appréciés. L'ordinateur et plus particulièrement les méthodes de saisie par la phonétique offrent donc aux jeunes chinois des capacités d'écritures et une liberté d'expression écrite inimaginables avant.

En contrepartie, le problème de l'oubli des caractères se pose de façon accrue. Les personnes qui écrivent principalement au clavier, aux dépens d'une pratique manuscrite, oublieraient, ou ne verraient plus l'intérêt d'apprendre les gestes corporels permettant de tracer les caractères manuellement. Des adultes considérés comme lettrés, et même parmi les plus lettrés, se plaignent d'ailleurs souvent de ne plus savoir écrire sans ordinateur. Ils ont oublié les enchaînements de geste qui permettent d'écrire des idéogrammes parfois composés de plus de vingt traits

Ainsi l'ordinateur permet de lire et d'écrire en chinois à des gens qui n'ont pas encore appris à le faire, alors qu'à l'inverse, il entraîne des personnes considérées comme lettrées à ne plus savoir écrire. Il provoque la naissance de nouvelles formes de lettrisme et d'illettrisme.

Par ailleurs, les jeunes chinois, tout comme leurs homologues occidentaux réinventent une écriture adaptée aux nouveaux médias et notamment à la rapidité qu'exigent les conversations électroniques. Cependant, l'écriture idéogrammatique rend les abréviations et les simplifications orthographiques impossibles. C'est donc souvent une sorte d'écriture par rébus qui apparaît. Au milieu des caractères, des symboles, plus ou moins pictographiques, sont

mêlés à des éléments empruntés pour leur valeur phonétique, d'homophonie stricte et plus généralement d'assonance (chiffres ou lettres alphabétiques notamment), afin de représenter une autre idée. Ces divers procédés graphiques ressemblent d'ailleurs étrangement aux descriptions que les historiens donnent de la manière dont l'écriture a été inventée et s'est développée en différents lieux.

Cette réinvention de l'écriture pose nécessairement le problème du rapport au pouvoir. En Chine, la liberté que procure le clavier aux enfants et aux adolescents n'est pas comparable avec ce qu'il apporte aux jeunes Occidentaux, puisque qu'avec un ordinateur, il suffit de taper des sons à partir des lettres de l'alphabet latin pour que les caractères apparaissent d'eux-mêmes à l'écran, sans qu'il soit nécessaire d'avoir appris les gestes complexes permettant de les tracer, ni même parfois de savoir les lire. Le clavier permet donc aux jeunes Chinois de « braver » la censure que constitue, de fait, l'apprentissage d'un corpus de caractères choisi par les directives d'État.

De plus, les différentes formes d'expressions graphiques inventées rendent les textes des systèmes de messagerie complètement illisibles pour les non-initiés, c'est-à-dire pour la majorité des personnes au-dessus de trente ans, en Chine et ailleurs. Elles instituent donc un clivage entre les générations, entre ceux qui en sont les auteurs et la maîtrisent parfaitement et ceux qui en sont exclus, les adultes. Cela remet totalement en cause l'ordre traditionnel de transmission des capacités d'écriture et entraîne nécessairement des conflits de pouvoir. Grâce à l'ordinateur, les écoliers peuvent passer d'une écriture de soumission pour répondre à la demande scolaire, à une écriture d'émancipation, voire de rébellion. Or en Chine, depuis le premier empereur, Qin Shi, l'État a toujours été le détenteur de la norme graphique. La prise de pouvoir sur l'écriture, grâce au numérique, par la jeune génération constitue donc un véritable crime de « lèse majesté ». Néanmoins les différents contextes politiques de la République Populaire et de Hong Kong doivent être pris en considération.

On distingue traditionnellement huit ou neuf traits de base, dénués de sens, permettant d'écrire tous les caractères : le point, le trait horizontal, le trait vertical, le trait descendant vers la gauche et celui vers la droite, le trait remontant vers la droite, le crochet, le trait coudé en bas et le trait coudé en haut.

Les clés sont des éléments composés de plusieurs traits qui donnent généralement une indication d'ordre sémantique sur les caractères qu'elles permettent de former. Il s'agit souvent de la partie haute ou gauche de chaque caractère. Par exemple le caractère signifiant la matière « bois » ou « arbre » (*mu* 木) sert également de clé. Il permet d'écrire « bois » (la plantation, *lin* 林), « forêt » (*sen* 森), « déraciner » (*du* 杜) et un grand nombre de noms d'arbres comme le saule (*liu* 柳), le pêcher (*tao* 桃) etc... Il y a deux cent quatorze clés différentes, mais ce nombre a été réduit à cent quatre-vingt-sept en RPC à partir de 1956.

Qin Shi fut le premier à imposer l'usage de certains caractères pour constituer une écriture nationale à défaut d'une langue nationale. En 213 avant Jésus-Christ, il ordonna un autodafé et fit assassiner de nombreux lettrés afin d'éviter la conservation de modes d'écriture propre aux époques précédentes et les particularismes locaux. Par la suite, les pouvoirs successifs : impérial, républicain et communiste, ont toujours été les détenteurs de la norme graphique. La dernière simplification des caractères décidée par Mao, en 1956, n'est que la dernière d'une longue tradition. Elle n'est d'ailleurs pas reconnue par le pouvoir de Taiwan. Hong Kong a également conservé les anciennes graphies.

